

MON MÉTIER DE LA MAIN GAUCHE



Par Vũ Thiện Đắc JJR 64

Je terminai mes études secondaires en 1964 à Saigon, alors que la guerre faisait encore rage. Tous les nouveaux bacheliers qui le pouvaient, s'en allaient poursuivre leur formation loin du Vietnam. Entre la fin du secondaire, en avril, et la rentrée universitaire en France, en septembre, je fus ravi de profiter de cinq mois de vacances d'affilée, pour la première et la dernière fois de ma vie. Ce fut durant cette période, que j'appris mon métier de la main gauche.

Au cours d'un grand repas familial, mon grand-père me demanda ce que je ferais si, pour une raison ou une autre, les virements de fonds, pour subvenir à mes futurs besoins en France, devaient être interrompus. Il me parla d'étudiants vietnamiens à Paris, contraints d'interrompre leurs études, et de travailler comme serveurs pour survivre. À ce moment-là, j'étais le précepteur d'une écolière à Saigon. Je répondis donc, que je rechercherais un poste de précepteur à temps partiel, comme l'avait d'ailleurs fait mon père dans sa jeunesse.

Finalement, quelqu'un me suggéra d'apprendre le métier de coiffeur pour hommes. Ce deuxième plan de secours me séduisit. Ce serait une incursion psychologique intéressante, dans le monde du travail manuel. De plus, j'aimais l'idée de ne pas avoir de boss sur le dos. J'espérais simplement qu'il ne serait pas trop dur d'apprendre le métier.

Après l'acquisition d'une tondeuse, de ciseaux professionnels, d'un peigne spécial, et d'un rasoir allongé, je me mis à la recherche de cobayes. Le premier fut mon grand-père, qui se sacrifia avec grâce.

Ayant perdu mon père très jeune, je m'étais beaucoup rapproché de mon grand-père. Je vivais chez lui, avec mes oncles et mes tantes, ou à proximité. Il prenait régulièrement le temps de bavarder avec le petit garçon, puis l'adolescent, puis le jeune homme que j'étais. Avec ma première paie de précepteur, mon premier achat fut un cadeau pour lui : un solide parapluie noir avec ouverture automatique.



Ma première coupe d'apprenti ne fut pas une réussite, ce qui se vit très bien, sur la chevelure de mon grand-père, portée mi-court. Mais il garda son sourire, pour ne pas me décourager. Je n'appris que plus tard, qu'après chacune de mes coupes, il allait confier à un vrai coiffeur le soin de réparer mes dégâts.

Mon deuxième cobaye fut mon frère cadet. À quinze ans, il était assez âgé pour attacher de l'importance à son élégance capillaire, mais il m'aimait assez, pour me sacrifier temporairement ses cheveux. Il était plein de candeur et d'idéalisme. Guitariste passionné, mon frère était un musicien talentueux, et un élève surdoué.

Mon métier de coiffeur s'améliorait de mois en mois. À mon départ du Vietnam, j'emportais mes précieux instruments de travail dans mes bagages.

Pendant ma première année en France, je mettais à profit chaque passage chez le coiffeur pour observer attentivement, et apprendre éventuellement de nouvelles techniques. En bavardant, j'appris qu'il me faudrait un diplôme. Je décidai donc de travailler comme coiffeur au noir, si besoin était.

À la fin de ma première année, je découvris le secret bien caché que, même un étudiant étranger pouvait obtenir une bourse française d'études, en cas de réel besoin. Solliciter une bourse devint donc mon premier plan de secours. Le second serait de trouver un emploi de précepteur à mi-temps, et le troisième, de travailler comme coiffeur au noir. Je me délivrai ainsi définitivement de l'angoisse de devoir cesser mes études, faute de revenus. Je conquis, ainsi, mon sentiment d'indépendance.

